

René Maran, collaborateur de *L'Auto* : une autre facette de l'auteur de *Batouala*

Laure Demougin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudescreoles/1070>

DOI : [10.4000/etudescreoles.1070](https://doi.org/10.4000/etudescreoles.1070)

ISSN : 2607-8988

Éditeur

Laboratoire Parole et Langage

Référence électronique

Laure Demougin, « René Maran, collaborateur de *L'Auto* : une autre facette de l'auteur de *Batouala* », *Études créoles* [En ligne], 40 | 1-2 | 2023, mis en ligne le 27 juillet 2023, consulté le 25 septembre 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/etudescreoles/1070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudescreoles.1070>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

René Maran, collaborateur de *L'Auto* : une autre facette de l'auteur de *Batouala*

Laure Demougin

Introduction : les supports journalistiques d'une œuvre

- 1 L'apport des recherches sur la poétique du support a été fondamental pour les études littéraires récentes (Thérenty 2009), prenant en compte le fait que les textes atteignent leurs lecteurs par le biais de supports particuliers, et que lesdits supports influencent à la fois la production et la réception des textes. Dans le cas d'écrivains récipiendaires du prix Goncourt, ou d'auteurs de livres publiés chez des éditeurs reconnus (Albin Michel, par exemple), les écrits hors livre sont souvent négligés : c'est ce qui s'est produit pour René Maran. La production journalistique de Maran, pourtant, est loin d'être négligeable d'un point de vue quantitatif ; quant à la qualité de ces productions, le préjugé du canon littéraire, l'importance du livre et l'inégale portée de certaines œuvres ont pu en altérer les jugements. On propose ici de s'arrêter sur un cas particulier des écrits faits pour le journal par René Maran, afin d'explorer justement la portée d'une œuvre protéiforme qui ne se résume pas aux publications livresques.
- 2 On connaît René Maran principalement comme l'auteur de *Batouala*, comme le prix Goncourt 1921 (c'est d'ailleurs ainsi qu'il est régulièrement présenté dans la presse de l'Entre-deux-guerres) ; on connaît aussi, parfois, ses activités de poète ou ses autres ouvrages, *Le Livre de la Brousse* ou *Le Petit roi de Chimérie* (Maran 1921 ; Maran 1924 ; Maran 1934). Mais son activité en tant que collaborateur de la presse nationale quotidienne ou hebdomadaire est restée longtemps sous-évaluée, lui-même n'en faisant pas étalage et n'ayant pas publié de recueils de ses participations. Dans sa correspondance avec son ami Gahisto, s'il mentionne ses activités pour la presse, il insiste plutôt sur ses articles coloniaux, ses nouvelles pour des revues littéraires ; il signale ses fonctions de rédacteur en chef pour *Le Journal du peuple* (Fonkoua 2021, 43),

journal de gauche fondé en 1916 alors. Outre cette fonction de rédacteur en chef, il a pourtant écrit des critiques littéraires ou des articles pour de nombreux titres, au rang desquels on peut citer *La Dépêche de Toulouse*, *La Rumeur*, *Le Journal du peuple*, *Vendémiaire* ou – et cela a été souligné – la page coloniale de *Je suis partout* (Mabanckou 2021, 45 ; Chathuant 2021). *La Dépêche de Toulouse*, titre local au rayonnement national, est un « vieux » journal, lancé en 1870, politiquement associé aux radicaux de gauche ; *La Rumeur* commence à paraître en 1927 : ce quotidien illustré est fondé par Georges-Anquetil, patron de presse des années de l'Entre-deux-guerres connu pour créer des titres marqués à gauche ; *Vendémiaire*, « grand hebdomadaire parisien, littéraire, politique et social », comme le promet son sous-titre, plutôt marqué à gauche, commence à paraître en 1934. Enfin, créé en 1930 par Arthème Fayard, *Je suis partout* devient au cours des années 1930 un journal d'extrême-droite, et particulièrement à partir de 1936, dernière année de collaboration de René Maran – l'éditeur Fayard meurt en novembre –, et l'auteur de *Batouala* arrête alors ses articles. Ces collaborations sont souvent concomitantes, faites de thèmes voisins et tissées des mêmes problématiques : utilisant le journal comme moyen pour gagner sa vie après avoir quitté son poste de fonctionnaire, Maran est un journaliste prolifique. Précisons d'emblée que le terme de « journaliste » est risqué, et sans doute peu adéquat ici quant à l'image que Maran a de lui-même, quant aux articles qu'il produit, quant à son statut également, dans le cadre d'une profession qui se structure alors (Delporte *et al.* 2016, 273). Nous ne l'emploierons guère, considérant que Maran relève davantage d'une figure d'écrivain-journaliste problématique et qu'il déploie, en outre, une identité spécifique fondée sur sa double appartenance au monde colonial et au monde littéraire.

- 3 Maran se lie à Fayard dans les années 1930, ce qui explique qu'il tienne la page coloniale de *Je suis partout* et qu'il publie dans *Candide*, deux titres bien différents mais appartenant à l'éditeur, puisque *Candide* se revendique « parisien et littéraire » et publie depuis 1924 des textes et des caricatures. Mais outre ces liens, et ce dès les années 1920, le Goncourt de René Maran ainsi que ses réseaux amicaux, intellectuels et littéraires lui ont ouvert des collaborations diverses dans la presse¹. Au sein de ces collaborations, l'une d'elles nous a paru, *a priori*, encore plus étonnante que celles que nous avons citées plus haut : celle que René Maran entretient avec *L'Auto*, journal sportif dans lequel il publie au cours des années 1930 des chroniques et des contes ; journal qu'il ne mentionne pas dans sa correspondance avec Gahisto. Maran a été rugbyman lors de sa jeunesse à Bordeaux ; il a pratiqué l'escrime et la boxe : cet aspect de sa biographie explique en partie sa collaboration à ce titre emblématique du début du xx^e siècle, mais ne rend pas compte de la variété de ses publications. Cette variété se justifie, d'ailleurs, par l'identité même du journal, par le contrat de lecture passé entre la rédaction et le lectorat : dans les années 1930, *L'Auto* est un titre déjà ancien et connu. En mars 1939, il tire à 165 000 exemplaires et se place ainsi à la neuvième position des plus forts tirages nationaux quotidiens (Delporte *et al.* 2016, 93). L'ancien *Auto-Vélo* créé par Henri Desgranges en 1900 a lancé le Tour de France en 1903 quand il a dû renoncer à son titre complet ; il est devenu, dans l'Entre-deux-guerres, l'un des titres de presse les plus connus, et le représentant le plus remarquable de la presse dite sportive. Pour ce quotidien, dans les années 1930, l'abonnement d'un an coûte 80 francs (82 francs pour les colonies) ; le numéro se vend à 25 centimes, le plaçant dans la ligne d'un journal populaire. À cette époque, son sous-titre « Automobile, aéronautique, cyclisme, boxe, athlétisme et tous les sports » le situe dans une perspective généraliste et moderne ; il publie plusieurs images (souvent des

photographies) au sein des sept colonnes qui constituent ses pages et ses articles ne se limitent pas à des comptes rendus d'événements.

- 4 René Maran collabore à *L'Auto* à partir de janvier 1931 et jusqu'en novembre 1936, pendant une période où il se révèle particulièrement prolifique dans la presse nationale. Il inaugure ses collaborations par un article sur l'affaire Taillantou, fait divers du monde du rugby où il s'agit de déterminer la responsabilité d'un joueur impliqué dans le décès d'un autre². La collaboration de Maran au journal correspond à la période où le titre est repris par Jacques Goddet – qui fera participer Maran au recueil *Les Joies du sport* pour son article sur le rugby (Goddet 1932). Au même moment, dans ces années 1930, Maran écrit pour d'autres journaux : parmi les plus marquants, des articles politiques ou de critique littéraire pour *Vendémiaire*, *Je suis partout*, *La Dépêche de Toulouse*, *Bec et ongles*³ ; des fictions pour *L'Intransigeant* (« vieux » journal, créé en 1880, et ayant glissé d'une identité de gauche à une ligne éditoriale plutôt marquée à droite, mais signalée surtout pour ses gros tirages) et pour *Candide*. Sa collaboration à *L'Auto* ne constitue donc que l'un des aspects d'une production bien établie. Mais Maran ne se cantonnera pas à des textes sportifs à proprement parler, et le journal est bien plus qu'un agrégat de comptes rendus de match. Au cours de ses collaborations, souvent en première page, Maran utilise d'autres entrées génériques que l'article d'actualité sportive, et particulièrement le « conte » autant que la « chronique », plus une « nouvelle ». Son premier conte date de 1931, après deux articles plus factuels : sous cette rubrique, et avec le titre « Premier match⁴ », il écrit la rencontre de deux anciens amis bordelais qui se remémorent leur jeunesse et l'évanouissement pendant un match de l'un des deux.
- 5 Le présent article vise donc à conduire une étude des textes qui paraissent sous la signature de l'ancien prix Goncourt. Sans être un journaliste régulier, Maran produit cependant plusieurs textes – qu'il ne revendiquera jamais ailleurs, on l'a dit – allant du poème au conte, à la nouvelle, à la chronique. Si l'on tente, à la lumière de ces premiers écrits, une typologie des textes de Maran dans *L'Auto*, l'on voit apparaître quelques directions révélatrices de ses centres d'intérêt. Tout d'abord les textes sportifs au premier chef, portant sur le rugby ou d'autres sports ; puis les écrits africains ; et enfin les écrits français, pour reprendre une répartition établie par Roger Little (2018) à propos des nouvelles de Maran. Mais cette typologie nous conduit surtout à lire un autoportrait fragmenté dans ces textes, autoportrait qui interroge également la poétique particulière que l'auteur développe pour un lectorat grand public, à mille lieues de son image d'écrivain parfois taxé de préciosité. Après une brève mise en perspective des liens entre l'auteur de *Batouala* et le sport, à la lumière des publications dans *L'Auto* et de ce qu'elles révèlent, nous interrogerons trois facettes de Maran dans le présent article : l'écrivain complet, « fréquent » ou intime.
- 6 Le présent article prend appui sur le travail fourni par l'équipe de l'ITEM (dir. Claire Riffard et Charles Scheel) en charge de la publication des œuvres complètes de René Maran ; et particulièrement sur le travail de Jean-Dominique Pénel. Il accompagne la publication à venir, dans la collection *Autrement mêmes* (sous la direction de Roger Little) de l'Harmattan, d'une anthologie de textes médiatiques de René Maran.

Maran et le sport : biographie et idéologie

- 7 Maran pratique le sport en tant que lycéen à Bordeaux ; il écrit ensuite sur le sport dans les années 1920 et 1930, à un moment où les pratiques sportives se développent massivement. Il est conscient de ce nouveau poids que prend le sport dans la « vie moderne⁵ », selon l'expression qu'il utilise, et développe dans ses textes différentes positions qui rendent compte de son intérêt pour le thème du sport -- et ses corollaires : santé, éducation, professionnalisation, patriotisme également. Dans un article de 1927 pour un petit journal satirique intitulé *Cambronne*, René Maran fait un point rapide sur ses anciennes pratiques sportives : « j'ai pratiqué, simultanément en quelque sorte, la pelote à main nue, les agrès, les poids et haltères, l'escrime et le rugby⁶ ». Biographiquement, il se situe donc en tant qu'ancien joueur curieux de plusieurs sports. La suite de l'article est encore plus intéressante, puisqu'il conclut que

On peut dire en effet que le *mens sana in corpore sano* n'a été favorable qu'à de très rares élus. Pour un Delbos, pour un Dedet, pour un Voivenel, pour un Du Manoir, que d'intelligences définitivement stérilisées par le sport !

Cela, on se garde bien de le dire. Et pourtant, on lui doit la masse anonyme de ces ratés et de ces dévoyés dont le nombre chaque jour croissant, - de ces ratés et de ces dévoyés dont le sport est la profession, et qui ne savent plus que faire, dès que les ans commencent d'alourdir leurs muscles.

Si les journaux sportifs voulaient bien s'en donner la peine, quelles belles campagnes ils pourraient mener en faveur de l'intelligence⁷ !

- 8 Les italiques sont d'origine et soulignent la critique du sport que mène ici Maran, et qui aboutit à la nécessité pour les journaux sportifs de développer l'intelligence des professionnels du sport, mais aussi des lecteurs sportifs en général. Cette posture trouve sa résolution dans sa participation effective, quelques années après, à cette entreprise de presse par le biais de *L'Auto* : il n'est pas question ici de palinodie, mais d'un jugement qui dépasse l'expérience d'ancien sportif, d'une manière de conjuguer à la fois la posture de l'écrivain inquiet pour les intelligences et le sportif passionné qu'il est resté. À de nombreuses reprises et dans de nombreux articles, l'écrivain reconnaît les bienfaits qu'il doit au rugby ; mais il a également un avis plus idéologique sur le sport, qu'il va pouvoir développer en tant que collaborateur de *L'Auto*. À propos du procès de l'affaire Taillantou, il écrit ainsi en guise de péroraison que les avocats vont devoir mettre en lumière « la haute signification éducative et sociale du sport en général et du rugby en particulier⁸ ». Il s'intéresse même assez rapidement à la question des femmes dans le sport, y voyant un progrès et concluant, là aussi sur un ton patriotique, qu'il préfère aux anciennes femmes au foyer « les femmes d'à présent, que les sports ont trempées et aguerries, et à qui la France devra, demain, ces fortes générations qui gardent les peuples de périr⁹ ». Dans cette même perspective idéologique, en 1934, au cours de la recension d'un ouvrage - *Vive le sport*, de Jean-Michel Renaitour, collaborateur du *Journal du peuple*, député de la gauche indépendante, auteur - René Maran donne à lire une approche du sport qui affirme une nouvelle résonance, plus internationaliste. Il y écrit que « [Le sport] supprime les castes et les races ou, plutôt, tend à les supprimer, parce qu'il est la Patrie des patries¹⁰ ». L'article est, par la suite, nuancé ; dans une posture qui est celle du savant s'adressant au grand public, Maran conclut :

On a, en effet, de plus en plus tendance à oublier que, pris dans son sens étymologique, le mot sport, qui vient du verbe anglais to disport, qui vient lui-

même du vieux verbe français se desporter, signifie tout simplement s'amuser en se jouant. Et, de nos jours, qui dit sport, sous-entend trop souvent record¹¹.

- 9 Cette vision finalement critique de l'activité sportive rappelle celle de l'article de *Cambronne*, mais dans une tonalité bien moins polémique. On y retrouve cette différence que Maran trace entre son expérience biographique du sport et la portée idéologique qu'il lui assigne à différentes échelles : abolition des frontières raciales et sociales, développement du patriotisme et bienfaits individuels plutôt que compétition acharnée. En outre, si l'on commente notre dernier extrait d'un point de vue formel, l'on y retrouve le goût pour la langue qui caractérise l'écrivain, que ce soit l'étymologie ou la rime interne qui associe « sport » et « record ». Le sport est donc la porte d'entrée de Maran dans l'univers de *L'Auto*, le journal au plus fort tirage auquel il collabore dans l'Entre-deux-guerres – à titre d'exemple, *Cambronne* que nous avons cité connaît une parution brève à la fin des années 1920 et tire à peu d'exemplaires –, cette différence de public visé et d'identité expliquant les différents accents des textes : dans *Cambronne*, Maran est polémique, presque provocateur ; dans *L'Auto*, il s'adresse au grand public avec une certaine proximité. Ces postures d'auteur (Angermuller & Philippe 2015) qui diffèrent selon les supports et se réalisent dans le discours tenu, se nuancent également au sein du même support, autrement dit au sein de *L'Auto*, et ce même sur une période relativement courte.
- 10 Pour résumer cette première approche thématique, on retrouve dans *L'Auto* l'idée que le sport est un moyen à mettre au service de la collectivité pour la réalisation d'idéaux humanistes, idée qui correspond bien aux discours progressistes d'alors. D'un point de vue thématique, les articles de Maran évoquent bien des aspects de ce « sport » qu'il comprend dans son sens étymologique : rugby, escrime, boxe, chasse, automobile composent ainsi les thèmes des textes que Maran fournit au journal. Une certaine constance dans les rapports qu'il entretient avec les thèmes sportifs nous permet, en outre, de ne pas étudier ses productions d'un strict point de vue chronologique : une perspective poétique nous paraît ici davantage riche de sens.

Un écrivain complet : typologie des articles de René Maran

- 11 Au cours des années 1930, Maran publie dans *L'Auto* différents types de textes : deux poèmes ainsi que plusieurs textes en prose que l'espace du journal a pour obligation, selon les règles du système médiatique, de signaler par un système de rubriques qui rend le journal lisible. Situés majoritairement en première page, les textes de Maran attirent le regard et montrent que l'écrivain est un collaborateur de marque – ses textes inaugurent ainsi certains numéros, dans la colonne de gauche. Comme mentionné plus haut, les rubriques indiquent des « contes » ou des « chroniques », une « nouvelle » également ; mais ces indices textuels sont à considérer avec prudence, et il nous faut également – voire de préférence – prêter attention aux différents systèmes narratifs que Maran utilise. C'est que Maran n'est pas le seul à publier des chroniques pour *L'Auto*, ou des contes ; il n'est qu'un maillon de l'équipe de collaborateurs du journal. Dans le numéro qui précède la « Chasse au feu », le 18 avril 1933, le conte est signé Robert Dieudonné et s'intitule « Pradeau et Noémie », histoire qui court plusieurs numéros, publiée le mardi pour satisfaire aux exigences de récurrence de la rubrique ; le 20 avril, après la parution de « Chasse au feu », la chronique de *L'Auto* est

signée par Albert t'Serstevens – écrivain d'origine belge, proche de Blaise Cendrars – et intitulée « Managers de boxe ».

- 12 Établie dès le XIX^e siècle (Saminadayar-Perrin 2010), la porosité persistante des frontières génériques dans la presse explique certains titres qui peuvent se révéler déceptifs : ainsi, le « Match de boxe¹² » identifié en août 1932 comme une chronique s'avère le récit, fait par un ancien médecin colonial, d'une confrontation avec le chef de « je ne me rappelle plus quel village des environs du poste de Nanagou », explique le narrateur. Admonestant ses auditeurs au début de ce qui apparaît génériquement, en fait et après lecture, comme une nouvelle, le narrateur raconte comment il a soigné tout un village. Maran place dans ce texte une illustration de l'intérêt de la médecine coloniale, sujet qui lui tient à cœur et qu'il traite pour certains journaux d'information sans l'aide de la fiction, par exemple dans « Le docteur Eugène Jamot et la maladie contre le sommeil » qui paraît dans *Je suis partout* le 12 septembre 1936. Mais le lectorat de *L'Auto* n'est pas celui des pages spécifiquement consacrées aux problématiques coloniales de *Je suis partout* : c'est donc par le dialogue, par une certaine force comique et par un rythme enlevé que Maran donne à lire un aperçu de médecine coloniale aux accents d'abord burlesques, mais sérieux finalement.

« Ah ! [le chef] m'insulte ? fis-je. Eh bien ! dis-lui que, chez les blancs, on se bat toujours à coups de poing, en pareil cas, et que nous allons nous expliquer tous deux ainsi, puisqu'il m'a insulté sans raison. »

Qui fut estomaqué ? Moi. Oui, moi.

Car, loin de se faire répéter mon défi, le bougre se rua sur moi comme un fou.

Je ne lui laissai d'ailleurs pas le temps de continuer son offensive, et l'esquivant d'un saut de côté, lui plaçai au bon endroit un de ces petits « uppercut » des familles, qui vous transportent d'un bloc au pays des rêves.

Voulez-vous connaître, à présent, le résultat de ce match imprévu ?

Le lendemain, je trouvai, en sortant de ma case, les huit ou neuf cents zèbres que j'avais failli attendre. Et le chef de village me donnait, pour me témoigner son amitié, des poules jaunes et un cabri blanc, – le blanc et le jaune, vous ne l'ignorez pas sans doute, symbolisant chez les nègres les bons sentiments.

Permettez-moi d'ajouter ceci encore. Grâce à l'aide que le chef nègre, que j'avais maté, ne cessa plus de m'apporter par la suite, en toute circonstance, je parvins, six mois après, à ramener à 3 ou 4 pour 100 dans son village, une mortalité qui, auparavant, atteignait ou dépassait 80 pour 100¹³.

- 13 Le choix de la « chronique » plutôt que du « conte » comme ancrage générique souligne le réalisme du texte ; le récit, quant à lui, s'apparente très clairement à une nouvelle, par la place des dialogues, la narration enchâssée et la chute finale : il s'agit bien ici un jeu sur les frontières entre la fiction et l'information ; entre le « jeu » de la boxe comme sujet affiché et la réalité d'une chute qui renvoie aux chiffres de la médecine coloniale. Cet exemple est représentatif d'un certain type de textes que Maran publie et dans lesquels il investit ce qu'il conçoit de sa mission coloniale. Plus largement, on peut donc compter au titre des récits africains un certain nombre de textes : « Le chasseur chassé », « Les caïmans », « Match de boxe » également, « Un record », « La femme et l'antilope », « Chasse au feu » et « Manières pour blancs ».
- 14 Dans « Le Chasseur chassé¹⁴ », premier de ses textes africains à paraître dans *L'Auto* en janvier 1932, Maran présente un récit dans lequel le narrateur est seulement l'interlocuteur de son ami, un personnage nommé Théodore Favre qui déroule le récit principal. Favre narre une chasse au lion dans laquelle, abandonné par son domestique (son « boy », dans le langage colonial), il foudroie un lion qui l'attaque et conclut à

propos de son domestique : « Je ne lui en ai pas voulu. Il avait raison. Mes palabres, après tout, n'étaient pas les siennes¹⁵ ». L'ancrage spatial du récit, rappelé par le mot « palabre » dans la chute, se joue à Fort-Crampel, rappel de la carrière coloniale de Maran et arrière-plan récurrent de ses récits, qui apparaîtra dans un autre de ces textes africains dans *L'Auto*, trois ans plus tard et toujours en première page¹⁶. Dans un autre style, l'incipit de « Chasse au feu » évoque le début de *Batouala* par une description : « Il fait tiède, presque chaud. Pas un souffle d'air, pas un bruit. Rien. La nuit domine les étendues. L'ombre est partout maîtresse. Seul, de-ci de-là, le sable du pâle éclat des étoiles reluit¹⁷. » Cette poétisation initiale, bien éloignée des dialogues triviaux du « Chasseur chassé », s'explique par la forme narrative adoptée : comme dans « Manières de blancs », « Chasse au feu » met en scène un narrateur invisible – parce qu'omniscient – qu'on identifie facilement à Maran ; il n'y a ni récit enchâssé, ni personnage pittoresque qui, par une parlure révélatrice, évoquerait une facette précise de la colonisation. Dans les récits africains mêmes, on peut donc tracer une ligne qui sépare les anecdotes des descriptions, pour le dire vite, ou le pittoresque du poétique.

15 Le pittoresque colonial est davantage utilisé par Maran que la description à visée poétique, et l'on peut en récapituler ici quelques points. En ce qui concerne les personnages, on compte donc un agent de commerce (Théodore Favre pour « Le Chasseur chassé »), un administrateur colonial (Bruloy pour « Les Caïmans »), un médecin des troupes coloniales (Brouque pour « Match de boxe »), un commerçant responsable d'une factorerie (Stéphan Pigeois pour « Un record »), un chasseur amateur (Legnou pour « La femme et l'antilope »). Chacun de ces personnages est porteur d'une anecdote qui évoque la vie coloniale : le lion qui manque de tuer Favre, les caïmans qui dévorent Bruloy (seul récit africain dans lequel on ne trouve pas de récit enchâssé, et pour cause), le combat de boxe improvisé qui permet à Brouque de soigner les villageois, les 200 kilomètres faits en trois jours par le milicien Bada auquel Pigeois a confié la mission d'aller chercher du champagne, l'erreur de Legnou qui manque de tirer sur une femme depuis un bateau, la prenant pour une antilope. On voit à ces exemples que Maran, par ailleurs auteur d'articles assez techniques pour les questions coloniales – qu'elles soient politiques ou économiques – adapte son propos et donne au lectorat de *L'Auto* des textes coloniaux qui passent par la fiction et l'adhésion à l'anecdote que le récit enchâssé donne pour vraie.

16 Les récits français, quant à eux, utilisent Bordeaux, l'Yonne ou Paris en toile de fond. Il y est question de Vinneuf, dont sont originaires les parents de son épouse, localité que Maran connaît bien¹⁸ ; de la gare Saint-Jean à Bordeaux¹⁹ ; de l'île Saint-Louis où vit le petit Pierre Blanchou du conte de la Noël 1935²⁰. Dans « Chasse au lièvre », présenté comme un conte, un Parisien retraité dans l'Yonne et moqué par les habitants de son village chasse sans le vouloir un lapin mais s'en vante malicieusement auprès d'un autre chasseur ; dans « Souvenirs » et « Premier match », en 1931 pour celui-ci et 1936 pour celui-là, deux amis bordelais se retrouvent, sur un quai de gare et à l'Exposition coloniale, et évoquent le passé (une sortie, un ancien professeur) ; enfin, dans « La Noël de Pierrot », on lit le récit du rêve de Pierrot, admirateur juvénile du coureur à pieds Victor Fanchou. Ces scènes de la vie française, parisienne ou de province, constituent quelques instantanés où Maran fait montre d'une certaine nostalgie et utilise les critères génériques de la nouvelle, constituant souvent une réplique finale en chute spirituelle.

- 17 Une fois la précaution établie de ne pas se fier outre mesure aux intitulés des rubriques, il est donc aisé de voir que les textes eux-mêmes révèlent leur nature. Ainsi des articles sportifs, que l'on peut reconnaître pour tels car il ne s'y glisse aucune tentative de fictionnalisation. Sur ces thèmes, de l'affaire Taillantou Maran passe aux « Joies du rugby » puis à « La marche et ses bienfaits » et à « Vive le sport » ; il aborde aussi « La Femme et le sport ». Le premier article de Maran, sur l'affaire Taillantou donc, commence par l'hypotypose assez remarquable d'un après-midi de match entre Bordeaux et Agen :

Jetons, comme dit l'autre, un regard derrière l'épaule. Reportons-nous, par la pensée, au 4 mai 1930. Nous sommes à Bordeaux, au Parc des sports. Tout le rugby français est là. Il est environ deux heures de l'après-midi. Les paris vont leur train. Le tumulte s'épanouit. L'agitation, à son comble, explose brusquement en acclamations prolongées. Les clameurs apaisées, on aperçoit sur le terrain, face à face, le quinze palois et le quinze agenais.

Soudain, silence écrasant. L'arbitre siffle le coup d'envoi : l'un des trente hommes botte le ballon. La partie est commencée²¹.

- 18 Cette première publication, toute d'actualité puisque le procès du joueur va commencer (l'article cite les noms des avocats), met déjà en avant certaines caractéristiques de l'écriture de Maran dans *L'Auto* : subjectivité, rythme vif, précision descriptive. Nous reviendrons sur les autres textes sportifs dans la suite de l'article, pour étudier plus précisément l'aspect biographique qui se mêle aux considérations sur le sport.
- 19 L'on trouve même, dans ces textes qui coïncident mal avec les catégories que nous posons rétrospectivement sur la production de Maran, deux poèmes publiés en une : le 29 décembre 1932, « Voyages », dédié à son ami Roger Dévigne ; le 15 novembre 1933, toujours en une mais dans une rubrique intitulée « Les poètes du tourisme », quelques strophes intitulées « Le départ et le retour » sont également signées par le collaborateur régulier du journal qu'est devenu Maran.

Un écrivain intime : autoportrait pour la presse de masse

- 20 La variété qui caractérise ses textes dans *L'Auto* fait de cette collaboration de Maran un épisode remarquable de ses contributions à la presse. On y lit plusieurs des thèmes récurrents chez l'auteur, plusieurs des tendances stylistiques également (le goût pour les dialogues, une certaine recherche lexicale), adaptées à un lectorat qui est « grand public » et pour lequel il ne peut adopter les accents polémiques ou techniques qui signalent certaines autres contributions. De ce fait, un autoportrait apparaît alors par fragments, que ce soit par des mentions implicites, des rappels d'expérience, des discours présents dans les textes, voire une lettre publiée comme partie d'un article sur les liens qu'il a conservés avec ses anciens coéquipiers du rugby bordelais : une forme d'intimité affleure²². Dans son article de 1931 présentant, en tant que célébrité de l'époque, ses relations avec le rugby, Maran donne la mesure de son amour pour ce sport, et en fait une métaphore de son attitude face à l'adversité :

J'ai retenu de ses leçons qu'il ne fallait jamais douter de soi ou de la fortune ; qu'il était des moments où, pour le bien commun, il fallait se jeter tête baissée, sans réfléchir, au plus fort de la mêlée ; que, souvent, on ne parvenait à dérouter ses adversaires les plus acharnés qu'en fonçant droit sur eux ; enfin, que l'on se devait de demeurer constant, même dans la défaite.

- 21 L'aspect agonistique de la carrière littéraire de Maran, dix ans après le Goncourt, est toujours présent : le sport ici est bien un moyen d'affirmer son image de polémiste au service d'une cause générale, du « bien commun ». Mais il insiste également sur la camaraderie et l'amitié en publiant, dans le même article, la lettre de félicitations du directeur de son ancien club après l'obtention du Goncourt – dix années avant cet article. Il conclut alors par la description de cette scène intime, lorsqu'il avait reçu ladite lettre :
- saura-t-il jamais, ce bon Guillaume, que sa lettre, les félicitations qu'elle contenait et la grande nouvelle sportive dont j'aurais tant voulu être l'un des artisans, m'ont fait pleurer de joie, dans le coin de brousse perdu où je me tenais, en ce temps-là, aux écoutes de Bordeaux, ma ville adoptive²³ ?
- 22 La posture de l'exilé et les larmes de joie confortent l'image de l'auteur colonial avec ses thématiques, tel qu'il se dessine dans les années 1930 (Lebel, 1931). Cet article reste à part dans la collection des articles de Maran pour *L'Auto* ; il a visiblement pour mission de mettre en lumière son expérience personnelle, participant ainsi aux débuts de sa collaboration au titre et à l'établissement de la posture qu'il va y adopter : il donne une certaine tonalité à son investissement auprès du périodique. Ses poèmes eux-mêmes participent à cette mise en lumière de l'intime : par le genre adopté, mais aussi par les vers. L'on peut en citer quelques-uns, par exemple une strophe de « Voyages²⁴ » : « Pays du nonchaloir et du songe vassaux, / Îles aux noms chantants : Célebes et Molusques ; / Fleurs volcaniques des royaumes abyssaux / Que mitraille, la nuit, l'éclat des noctiluques ». L'on y retrouve un certain exotisme inspiré de Mallarmé ainsi que, tout au long du poème, un « je » désabusé évoquant les ailleurs.
- 23 Dans la même perspective biographique et intime, mais plus affirmée encore et cette fois en 1933, c'est pour illustrer les « bienfaits » de la marche que René Maran se met en scène à différents moments de son existence, ancrant son article dans l'autobiographie : ses années de lycée à Bordeaux, ses marches dans l'Oubangui parce qu'il refuse le tipoye, sa découverte de certain endroit de l'Yonne où il réside alors²⁵. Chaque tableau ainsi dressé possède sa particularité lexicale et rythmique : il décrit « de longues routes soleilleuses qu'animait de loin en loin de drindrellements, de sonnailles et de clarines le passage des tombereaux de rouliers » dans la campagne bordelaise ; pour l'Oubangui, il explique : « Je m'emplissais à mon insu d'impressions fortes et tenaces. J'avais dans un monde d'images et d'odeurs » ; quand plus longuement il s'attarde sur l'Yonne, que de prime abord il n'apprécie pas, il finit par lui donner une identité bucolique en écrivant : « Rien n'échappe à ma curiosité itinérante, ni les touffes d'armoise qui bordent le chemin, ni les compagnies de perdrix qui volent à ras de sillons, ni les pêcheurs qui mettent patiemment à l'épreuve la gourmandise des poissons²⁶ ». Pour chacune de ces étapes, il décrit donc la nature qu'il découvre : de ce texte bref, mené pour arriver à la conclusion que la marche est un sport bénéfique, Maran tire une micro-autobiographie orientée vers les paysages dans lesquels il a évolué, raccourci saisissant d'une biographie faite de rythmes et de sensations. Cet aspect écopoétique de Maran, visible par ailleurs (Brodziak 2021) se retrouve ici à l'aune de ce que permet la publication médiatique – c'est-à-dire peu de lignes.
- 24 Dans ces deux cas que nous venons de citer, Maran est chroniqueur parce qu'il narre à la première personne des situations qu'il a vécues, et parce qu'il tire de ces situations un lien particulier avec le lecteur, une forme de connivence. Mais son investissement biographique n'est pas toujours aussi explicite ; il affleure également dans d'autres

systèmes narratifs qui refusent l'apport autobiographique que recèle habituellement tout article de chronique. On retrouvera donc cet investissement personnel dans les textes sous d'autres teintes et dans d'autres systèmes narratifs : par exemple dans la mention récurrente de Bordeaux en toile de fond des contes. Ainsi « Souvenirs²⁷ » raconte la rencontre à Bordeaux de deux anciens amis joueurs de rugby qui se remémorent certaine aventure insignifiante de leur jeunesse : l'un est signalé comme un « écrivain célèbre ».

Un « écrivain fréquent » malgré tout : une poétique propre à la presse ?

- 25 Quelques traits biographiques sont donc observables dans l'écriture médiatique de Maran ; cela tient aux thèmes qu'il traite, à la connivence que demandent les chroniques, à son rôle dans le fonctionnement du périodique. Mais plus largement, Maran s'adapte à *L'Auto* et semble en tirer une poétique journalistique qui dessine son image d'auteur autant que les interviews, métadiscours et présentations qui entourent son œuvre (Amossy 2009). En 1927, dans *Le Journal du peuple*, il écrit une défense de ses livres, particulièrement de *Batouala* – et non une défense de ses articles –, mais le texte est instructif :

Ayant la prétention de faire œuvre utile, et qui dure, il ne m'est pas possible d'être un écrivain fréquent.

J'aime cependant le grand public, ne cesse de travailler en pensant à lui, mais m'en voudrais de ne flatter que ses penchants et ses goûts.

Au demeurant, on le connaît peu, ce grand public, et mal. On le croit volontiers grossier et versatile, et l'on ignore qu'il ne demande qu'à apprendre ce qu'il ignore, pourvu que ce soit en se jouant²⁸.

- 26 En 1929, il revient sur cette question :

Il faut en finir avec ces errements. Puisque le grand public, beaucoup par ignorance, beaucoup par indifférence, ne lit pas les journaux coloniaux, ne va pas aux questions coloniales, il faut que ce soient ces dernières qui aillent à lui, par l'entremise des grands quotidiens de toutes opinions²⁹.

- 27 Certes l'auteur flatte le médium dont il se sert, et s'adresse au public pour lequel il écrit les articles coloniaux ; mais ces arguments écrits dans les années 1920 tendent à faire des textes de presse un moyen de continuer l'œuvre entreprise avec *Batouala*. C'est, outre la question financière, la raison pour laquelle il consent visiblement à devenir un « écrivain fréquent » dont la poétique s'adapte au journal. Il semble en effet souscrire, dans une certaine mesure, à des poétiques de son époque. Ainsi, l'incipit de « La femme et l'antilope », seul texte identifié comme une « nouvelle » dans la mise en rubriques de *L'Auto*, a pour cadre un bateau : elle est à ce titre exemplaire d'une certaine poétique coloniale privilégiant les scènes maritimes – Louis-Ferdinand Céline utilise le bateau colonial pour décrire l'arrivée en Afrique de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit* qui paraît en octobre de la même année (Céline 1932 [1952], 111).

Le *Largeau*, depuis quatre jours, remontait le Congo. Depuis quatre jours, la pluie, dure, drue, tombait sans interruption.

De temps à autre, des tornades bouleversaient de fond en comble les eaux fouineuses du fleuve qui paraissait, à mesure qu'on le remontait, s'élargir, les déflagrations de la foudre étonnaient de grondements l'infini, et le vent, fouaillant de sa rage l'immensité, la remplissait de clameurs où se confondaient les plaintes exaspérées de la brousse et les hululements de la forêt³⁰.

- 28 Le bateau colonial n'est d'ailleurs ici que la toile de fond qui permet le récit enchâssé de Legnou, passager du *Largeau*, qui raconte une scène située dix ans avant la narration. Le personnage devenu narrateur utilise quelques précisions qui confortent son inscription dans l'identité du journal et dans la parlure de certains personnages coloniaux : « j'étais jeune, à cette époque, et ne voyais pas grande différence entre la vie coloniale et le sport » ; « Ça s'est passé un matin, à environ dix heures ». La chute de la nouvelle, où Legnou s'apprête à tirer sur ce qu'il prend pour une antilope, clôt ce récit colonial anecdotique, situé dans une scène coloniale paradigmatique – celle du bateau qui amène les coloniaux à leur destination. Mais ce rapport aux textes, cette adaptation à l'horizon d'attente du lectorat que l'on croit deviner, n'est pas la seule modalité de l'écriture de Maran dans *L'Auto*. En effet, les nouvelles qu'il publie, d'un format restreint, apparaissent à la fois comme des exercices de style et comme un réservoir de futures publications, comme le fait remarquer Roger Little dans l'introduction à sa publication de nouvelles de Maran (Little 2018, XVII).
- 29 Dans « Manières pour blancs », expression consacrée des textes coloniaux que Maran donne pour titre en 1935 à une chronique, l'automobile est au centre du texte : ainsi est respectée l'unité thématique du journal qui doit s'intéresser au sport. Mais le texte publié, s'il constitue en effet une chronique qui capte l'air du temps, ressortit en fait à un récit de souvenirs coloniaux. Maran y décrit l'arrivée de la première voiture en Oubangui, en 1913, et plus précisément encore l'utilisation des routes, les premiers moments de la voiture et la nouvelle qu'elle représente, à l'image de ce paragraphe :
- Les villages ne réussirent qu'à grand'-peine (*sic*) à tirer davantage du tam-tam de Krébedjé. Il put cependant leur confier encore, que la nouvelle « manière pour blancs » marchait sur quatre pattes en forme de ronds et qu'elle paraissait se nourrir d'un peu d'eau de source, ainsi que de certaine autre eau claire, mais puante, dont on lui emplissait le ventre et les boyaux³¹.
- 30 On y retrouve également les animaux présents dans les livres de Maran : « Les chiens, les petits chiens roux aux oreilles pointues se terraient, de terreur, dans la brousse » ; il évoque les poules, les cabris face au bruit de l'automobile. Le texte se clôt enfin sur l'idée que les « “manières pour blancs” continuent pourtant plus que jamais de conquérir le monde³² ». De cet article ressortent les accents des textes qui ont fait la célébrité de Maran, mais amenés ici au niveau d'une publication quotidienne accessible à tous.
- 31 Enfin, c'est peut-être par la liberté paradoxale que lui permet le journal que l'on peut expliquer la parution de quelques textes plus rétifs à la classification. Certains d'entre eux, au sein de cette constellation, résistent en effet à notre effort typologique rétrospectif et révèlent la richesse des contributions de Maran à la presse. Ainsi de « Un assaut³³ », identifié comme l'un des contes : ce texte de juin 1932, qui suit pourtant la publication d'un conte africain que l'on pourrait qualifier de régulier pour son intrigue, sa structure narrative et son thème – « Les Caïmans³⁴ » – relate en effet un assaut d'escrime. Les termes techniques y abondent sans être rébarbatifs (feinte, fente, appel, contre de quarte sixte, *etc.*), le déroulement de l'assaut est précisément décrit ; mais il n'y a guère d'enjeu à cet assaut entre deux amis, et le conte se clôt sur une phrase pour le moins ouverte : « Et la lutte reprit de plus belle³⁵ », comme si Maran n'avait écrit qu'une sorte d'exercice stylistique travaillé, le commentaire d'un assaut d'escrime. Particulier également est l'article de 1935 portant sur Max Linder, son ancien condisciple de lycée – dont on parle alors, dix ans après son décès, car sa famille est en

procès pour la garde de sa fille³⁶. Après un portrait nourri de souvenirs de jeunesse, Maran justifie son article par une chute qui rappelle la ligne éditoriale du journal : « Il m'a semblé, puisque son nom a défrayé récemment un certain nombre de chroniques, que je me devais de consacrer quelques lignes amicales et mélancoliques à l'excellent sportif que fut Max Linder ».

- 32 Enfin, le « Journal de bord³⁷ » fictif que fait paraître Maran détonne dans sa production journalistique et complexifie le système narratif et thématique dans lequel on peut classer les textes de Maran. Paru en 1933, cet article est cependant à part pour plusieurs raisons. La narration à la première personne n'y est le prétexte d'aucun enchâssement narratif non plus qu'elle n'a recours à la forme du dialogue entre le narrateur et un interlocuteur hors-cadre. Ces quatre jours d'un navigateur non nommé, qui multiplie les références littéraires (un emprunt à Léon Daudet, une mention de Willy, de Saint-Augustin, d'Ibsen, etc.) met en scène une partie des colonies françaises qui n'est habituellement pas celle dont traite Maran. Le navigateur parcourt en effet le Pacifique « depuis quatre ans », précise-t-il ; il évoque des « Canaques dégénérés » par la civilisation ; il finit par arriver à Papeete et découvrir qu'il est connu mondialement, grâce aux journaux, comme un « sportif exemplaire ». Le texte commence par une réflexion personnelle : « Je ne suis, pour ainsi dire, qu'une sorte de romantique en sursis, qu'un « moitrinaire ». Plus rien ne me séduit que moi³⁸ » ; il se clôt sur un rappel patriotique que l'on retrouve, on l'a vu, dans d'autres articles de Maran : « Et puis, – pourquoi le cacherais-je ? – ce qui me plait le plus dans ma soudaine renommée, c'est que, lorsqu'on parle de moi, c'est d'un Français que l'on parle et, par conséquent, de la France³⁹ ».

Conclusion : lire les textes de presse de René Maran

- 33 Une remarque régulière dans les études littéraires revient à condamner – en quelque sorte – les publications journalistiques de René Maran en arguant de leur origine : des publications alimentaires, faites pour vivre après la fin de la carrière de fonctionnaire colonial de l'auteur. L'argument porte, et ce d'autant plus que Maran lui-même possède une vision patrimoniale de la littérature, un grand respect pour le livre, une approche encore marquée par le symbolisme qui a nourri sa jeunesse – sans parler de la minutie avec laquelle il réécrit ses ouvrages. Nous avons donc choisi un chemin de traverse en prenant le cas si particulier d'une contribution à la presse, et à une presse encore moins symboliquement valorisée que certains titres : l'on comprend mieux que Maran ait collaboré à *Candide*, sous-titré « grand hebdomadaire parisien et littéraire », en y publiant « Le Convoi du mort », « La Belle Armande » et « Moune ». Ces nouvelles montrent assez à quel point l'hebdomadaire littéraire est bien plus considéré que le populaire et sportif *L'Auto*. Pourtant, les textes que nous avons étudiés, ce condensé d'une écriture protéiforme pour un titre de presse qui relance alors son tirage est intéressant à plus d'un titre ; à nos yeux, il éclaire notamment une partie des activités de René Maran et son rapport à différents thèmes et styles d'écriture. La rapidité d'exécution que demandent les publications médiatiques s'avère ainsi révélatrice de traces bien ancrées dans les pratiques de l'auteur, de certains stylèmes qu'il conserve quels que soient les supports de publication – révélateurs autant, mais dans une autre perspective, que peuvent l'être les réécritures.

- 34 Écrivain complet, intime et fréquent lorsqu'il s'agit de la presse, Maran se construit donc une image d'auteur par les textes qu'il produit, image complémentaire de celle ébauchée dans les années 1920, et qui sonne comme une réponse aux textes dont il a été l'objet, particulièrement lors de la sortie de *Batouala*. Ces trois étiquettes dont nous nous sommes servie peuvent se retrouver dans d'autres collaborations qu'il entretient avec la presse ; mais *L'Auto* a ceci de particulier que le journal, par sa nature et son identité éditoriale, catalyse ces problématiques. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'on a étudié ici, longitudinalement en quelque sorte, les contributions de Maran à *L'Auto* ; une autre approche, centrée sur le journal lui-même, pourrait également replacer la voix de Maran au sein d'une production polyphonique – celle du journal – qui se développe sur plusieurs décennies et se transforme au contact des évolutions techniques et culturelles du siècle. Les textes de René Maran appartiennent bien à un ensemble de textes publiés dans ce périodique sportif ; ils ressortissent à un effet de collection qu'il ne faudrait pas négliger.
- 35 Mais cette approche centrée sur l'auteur que nous avons tentée de mener ici a eu un but premier : celui de révéler un autre Maran, appartenant de plein droit au monde médiatique des années 1930. Il est dommage que nous n'ayons pas accès à quelques réactions de lecteurs, aux traces d'une réception médiatique dans les années 1930, alors que la critique a été si prolifique quant aux œuvres littéraires de Maran. Des réactions du lectorat de *L'Auto* face aux textes de Maran nous n'avons trouvé aucune trace ; mais il semble difficile de penser qu'on pouvait ignorer des textes de une signés par une célébrité littéraire, au même titre que d'autres collaborateurs du journal, mais avec cette particularité du Prix Goncourt et d'une célébrité polémique, coloniale. Et par ces textes, Maran a notamment développé une certaine image des colonies en l'amenant à ce « grand public » qu'il visait, par une posture qui n'était pas celle de ses autres collaborations et qui restait marquée du sceau d'une certaine ambivalence propre à l'auteur : l'intellectuel, le littéraire Maran, est aussi l'écrivain formé par sa pratique et sa connaissance des sociabilités sportives, son rapport au corps et à ses exercices, sa volonté de s'adresser au « grand public » pour lui faire connaître – notamment – les réalités coloniales.
-

BIBLIOGRAPHIE

Amossy, Ruth (2009). La double nature de l'image d'auteur. *Argumentation et Analyse du Discours*, [En ligne], 3|2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 26 juillet 2022. URL : <http://aad.revues.org/662>

Angermuller, Johannes et Philippe, Gilles éd. (2015). *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation. Autour des travaux de Dominique Maingueneau*. Limoges : Lambert-Lucas.

Brodziak Sylvie (2021) Pour une lecture éco-poétique de *Boum et Dog*. *Continents manuscrits* [En ligne], 17|2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 26 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/coma/7378>

- Céline, Louis-Ferdinand (1932 [1952]). *Voyage au bout de la nuit*. Paris : Gallimard, Coll. Pléiade.
- Chathuant, Dominique (2021). 1936 – Quand René Maran et Paulette Nardal écrivaient les pages coloniales de Je suis partout. *Clio-Texte*, [En ligne], mis en ligne en décembre 2021, consulté le 26 juillet 2022. URL : <https://clio-texte.clionautes.org/quand-rene-maran-et-paulette-nardal-faisaient-les-pages-coloniales-de-je-suis-partout.html>.
- Delporte, Christian, Blandin, Claire et Robinet, François (2016). *Histoire de la presse en France. xx^e-xxi^e siècles*. Paris : Armand Colin, Coll. U.
- Fonkoua, Romuald éd. (2021). *Correspondance Maran-Gahisto*. Paris : Présence africaine.
- Goddet, Jacques éd. (1932). *Les Joies du sport*. Paris : Éditions d'art Le Document.
- Lebel, Roland (1931). *Histoire de la littérature coloniale*. Paris : Larose.
- Little, Roger éd. (2018). *René Maran, Nouvelles africaines et françaises, inédites ou inconnues*. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes.
- Mabanckou, Alain (2021). *Huit leçons sur l'Afrique*. Paris : Grasset.
- Maran, René (1921). *Batouala*. Paris : Albin Michel.
- Maran, René (1924). *Le Petit roi de Chimérie*. Paris : Albin Michel.
- Maran, René (1934). *Le Livre de la Brousse*. Paris : Albin Michel.
- Saminadayar-Perrin, Corinne (2010). Stratégies génériques dans l'écriture journalistique du XIX^e siècle. *Romantisme*, 147, 121-134. DOI : 10.3917/rom.147.0121
- Thérenty, Marie-Ève (2009). Pour une poétique historique du support. *Romantisme*, 143, 109-115. DOI : 10.3917/rom.143.0109

NOTES

1. La collection *Autrement mêmes*, chez L'Harmattan, prépare la publication d'une anthologie des textes de presse de René Maran.
2. René Maran, « Le sport devant la justice. L'affaire Taillantou », *L'Auto*, 5 janvier 1931. Fernand Taillantou, joueur palois, plaque violemment Michel Pradié, qui décède quelques jours plus tard. L'affaire pose la question de la violence dans les stades de rugby.
3. Voir le site de Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). URL : <https://eman-archives.org/francophone/collections/show/321>.
4. René Maran, « Les contes de *L'Auto*. Premier match », *L'Auto*, 26 août 1931.
5. René Maran, « Les chroniques de *L'Auto*. Vive le sport », *L'Auto*, 7 novembre 1934.
6. René Maran, « Le sport et l'intelligence », *Cambronne*, 1^{er} janvier 1927.
7. *Ibid.*
8. René Maran, « Le sport devant la justice. L'affaire Taillantou », *L'Auto*, 5 janvier 1931.
9. René Maran, « Les chroniques de *L'Auto*. La Femme et le Sport », *L'Auto*, 2 décembre 1931
10. René Maran, « Les chroniques de *L'Auto*. Vive le sport », *L'Auto*, 7 novembre 1934.
11. *Ibid.*
12. René Maran, « Les chroniques de *L'Auto*. Match de boxe », *L'Auto*, 28 août 1932.
13. René Maran, « Les chroniques de *L'Auto*. Match de boxe », *L'Auto*, 28 août 1932.
14. René Maran, « Les contes de *L'Auto*. Le chasseur chassé », *L'Auto*, 20 janvier 1932.
15. *Ibid.*

16. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. Manières pour Blancs », *L'Auto*, 4 septembre 1935.
 17. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. Chasse au feu », *L'Auto*, 19 avril 1933.
 18. René Maran, « Les contes de L'Auto. Chasse au lièvre », *L'Auto*, 31 décembre 1934.
 19. René Maran, « Les contes de L'Auto. Souvenirs », *L'Auto*, 5 novembre 1936.
 20. René Maran, « Conte de Noël. La Noël de Pierrot », *L'Auto*, 25 décembre 1935.
 21. René Maran, « Le sport devant la justice. L'affaire Taillantou », *L'Auto*, 5 janvier 1931.
 22. René Maran, « Le livre d'or du sport. Les joies du rugby », *L'Auto*, 12 février 1931.
 23. *Ibid.*
 24. René Maran, « Voyages », *L'Auto*, 29 décembre 1932.
 25. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. La marche et ses bienfaits », *L'Auto*, 20 septembre 1933.
 26. *Ibid.*
 27. René Maran, « Les contes de L'Auto. Souvenirs », *L'Auto*, 5 novembre 1936.
 28. René Maran, « Batouala n'avait pas menti », *Le Journal du peuple*, 4 juin 1927.
 29. René Maran, « Une propagande efficace. Les adjudications coloniales et la presse métropolitaine », *La République*, 1er octobre 1929.
 30. René Maran, « Les nouvelles de L'Auto. La femme et l'antilope », *L'Auto*, 27 novembre 1932.
 31. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. Manières pour Blancs », *L'Auto*, 4 septembre 1935.
 32. *Ibid.*
 33. René Maran, « Les contes de L'Auto. Un assaut », *L'Auto*, 23 juin 1932.
 34. René Maran, « Les contes de L'Auto. Les Caïmans », *L'Auto*, 3 mars 1932.
 35. René Maran, « Les contes de L'Auto. Un assaut », *L'Auto*, 23 juin 1932.
 36. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. Regards en arrière. Max Linder sportif », *L'Auto*, 1er mai 1935.
 37. René Maran, « Les chroniques de L'Auto. Journal de bord », *L'Auto*, 17 août 1933.
 38. *Ibid.*
 39. *Ibid.*
-

RÉSUMÉS

René Maran acquiert une célébrité certaine après l'obtention de son prix Goncourt en 1921 pour *Batouala*. Il profite de cette visibilité pour devenir le collaborateur de nombreux titres de presse, et particulièrement, dans les années 1930, de *L'Auto*, journal sportif à grand tirage. Le présent article vise à étudier cette collaboration afin d'éclairer sous un jour nouveau l'activité de René Maran.

René Maran became famous after he won the Prix Goncourt in 1921. He then developed acquaintances with the French Parisian media world and wrote articles for several newspapers, including *L'Auto*. This particular newspaper, one of the most widely read from the 1930's, was known to be a sports newspaper: this article aims at understanding René Maran through highlighting the specific features of this collaboration.

INDEX

Mots-clés : Maran (René), presse sportive, littérature, colonialisme

Keywords : Maran (René), sports press, literature, colonialism

AUTEUR

LAURE DEMOUGIN

Chercheuse associée au RIRRA21, Université Paul-Valéry Montpellier 3

laure.demougin[at]hotmail.fr